

Le Berger silencieux

> Je suis une réalité mécanique

Enregistrements 7, 8, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 22, 23, 24, 25, III, IV.

> Transporter une caméra

Convoquer le paysage

Cerner un mirador

S'approcher plus loin

Dormir sous la neige

> La petite bibliothèque

De la marche

Marcher, une philosophie

Le pèlerin

Il faut d'abord imaginer un champ très vaste, au milieu duquel nous nous trouvons debout. La plante de nos pieds occupe une infime surface du sol et quelques brins d'herbe ne voient pas le soleil. Nos kilos, accumulés au fil des années comme de l'expérience, tassent la parcelle de terre qui nous supporte et l'herbe sous nos semelles aura d'autant plus de mal à repousser. Le petit volume de terre qui durcit sous notre poids s'appuie contre la terre tout autour. De proche en proche, une onde se déploie et c'est finalement la planète entière que nous façonnons doucement, du simple fait d'être. D'être là où nous sommes ; et nous restons là.

Je suis ici, présent : un postulat encore très vague qui peut se développer dans de nombreuses directions. Si je souhaite à l'herbe de repousser, je dois déplacer un pied, puis l'autre. Pour ne pas trop abîmer, pour ne pas détruire, je fais un pas, puis plusieurs. Avancer est une conséquence, cela vient en second. J'avance parce que je constate. Des conséquences parcourent le monde et ce n'est pas grave, elles se connectent à des causes qui précèdent et suivent, elles-mêmes conséquences d'autres causes. Tout cela chemine tranquillement à travers le réel.

On évolue difficilement en dehors des chemins parce qu'on n'avance jamais que dans ce qui existe. On trace rarement, on décalque, mais les modèles sont variés. On peut regarder les choses avec une attention particulière et se rendre compte alors que, sous de multiples formes, des sentiers se dessinent, innombrables. Il faut faire le choix du prolongement. On marche potentiellement partout, mais sans l'idée du chemin on ne va jamais nul part.

Je peux suivre la crête des montagnes, une piste, les ramifications d'un arbre ou le lit d'une rivière. J'avance dans une direction du monde. Il y a sûrement des raisons qui poussent les êtres et les choses dans un déplacement plutôt qu'un autre, un équilibre. Choisir de suivre amène à considérer et cette considération est manifeste. En suivant, non seulement j'approuve, mais je réagis, me positionne. Je surligne de mon passage des routes et des reliefs et, par delà eux, j'accompagne ma subjectivité. La direction est incertaine, mais elle est plus vaste que le monde.

Chaque pied à terre est en quête d'un rapport au monde. Pas après pas, je relie des choses entre elles, je formule des propositions de sens, structure des rencontres, je deviens cette relation même. Au milieu de tout ce qui est à sa place, se trouve mon espace de liberté, je tisse des liens : j'interprète.

Les gestes que j'exécute m'approchent et m'éloignent du monde ou de moi-même. Dans l'approche de chaque chose, j'amène cette chose vers son essence et sa disparition, ça ne s'explique pas. Je n'approche finalement que l'approche elle-même. Quelle qu'elle soit, elle constitue ce que le monde et moi auront construit de plus solide. En me déplaçant à sa surface, c'est alors lui-même que je transporte.

La surface de la Terre peut s'arrêter quelque part et l'herbe ne plus repousser. Je peux labourer ce qui est devenu stérile, renverser les choses ou les prolonger, à coups de bêche ou par la curiosité du regard que je pose. Agrandir en creusant des trous. Approfondir. Creuser des trous dans les trous.

Et si la direction aboutit finalement au statique d'une position, j'imagine tendre des liens entre des liens établis, entre des vides enfin : voyager dans l'immobile. Pour consolider. Pour pouvoir creuser encore, sans que tout s'écroule. Pour approcher une situation. Fouler un espace vierge, tracer, déployer un geste simple et nouveau. Dessiner dans le monde, ce que le monde permet mais ne peut pas mettre en place.

Je pense à ce berger silencieux qui creuse la montagne désolée avec méticulosité et abnégation. Il fera pousser des forêts.

Guillaume Barborini, octobre 2013

Ce texte était proposé en 2013 pour le *Prix d'art Robert Schuman*, à la K4 Galerie, Saarbrücken. En 2014 pour l'exposition *And what about the ocean ?*, au Musée du pays de Sarrebourg.